



FACULTÉ DES SCIENCES DE MONTPELLIER

L'ANTHROPOLOGIE

ET

LA SCIENCE POLITIQUE

LEÇON D'OUVERTURE

Du cours libre d'anthropologie de 1886-1887.

PAR M. G. DE LAPOUGE.

Revue d'anthropologie, 16e année, 3e série, t. II, mars 1887

Messieurs, les sciences anthropologiques sont de date récente, presque toutes contemporaines et quelques-unes encore en formation. Nous trouvons bien dans la Genèse un chapitre célèbre de classification, qui fait le plus grand honneur aux connaissances ethnographiques de l'Orient chaldéen; Aristote a écrit aussi sur l'homme et sur la politique, et plus près de nous Buffon, Camper, Blumenbach ont essayé de discerner dans l'humanité des espèces et des races, mais ces tentatives ne pouvaient être que des essais. Ce qu'il fallait posséder pour réussir, c'est la donnée de l'évolution, c'est la connaissance des lois de l'hérédité, de l'atavisme, des croisements et des retours, c'est la théorie transformiste et tout ce qui s'y rattache; c'est aussi la preuve de la prodigieuse antiquité de l'homme. L'étude du préhistorique ne pouvait venir qu'après l'entier développement de la géologie et de la paléontologie. L'étude des races ne pouvait être utile qu'après les travaux de Darwin, de Gaertner et des biologistes contemporains. L'émancipation de l'esprit scientifique et cette audace qui manqua à Cuvier ne pouvaient prendre tout leur essor qu'après les premières grandes défaites infligées par la science à la théologie, sur un terrain où celle-ci n'aurait jamais dû s'aventurer. Je le

répète, les sciences anthropologiques, la sociologie comme l'anthropologie pure, ne pouvaient naître que de nos jours, et vraiment leurs fondateurs sont Darwin et Spencer, Boucher de Perthes et Broca, tant d'autres encore que nous avons vus vivants, ou qui vivent encore au grand profit de la science.

Les sciences anthropologiques dans leur ensemble sont ainsi contemporaines du cataclysme qui a de nos jours englouti avec leurs bases la théologie et la philosophie, l'éthique et le droit, et les prétendus principes des institutions politiques. Il n'y a pas, il n'y aura plus jamais dans l'histoire de l'humanité une date comparable à celle de l'avènement du transformisme, et parce que la science a conquis de vérités, et parce qu'il s'est évanoui d'illusions millénaires et d'erreurs basées sur un prétendu bon sens. Tout ce qui dans l'ordre surnaturel paraissait nécessaire et prouvé par les faits n'est plus aujourd'hui qu'un objet de croyance individuelle et ne s'impose plus avec la force de la nécessité à la foi de l'humanité tout entière. Les principes *a priori* des sciences sociales disparaissent également sans retour devant la contradiction formelle de la biologie.

De telles secousses ne sont point sans jeter le trouble dans les esprits, et nous ne regardons pas tous sans vertige l'abîme sans fond, l'abîme de néant qui s'est ouvert soudain là où notre enfance s'était habituée à voir la souveraine certitude et l'entière fixité. Dans les ténèbres de cet abîme, les sciences anthropologiques jettent déjà quelque clarté, et comme nous le verrons plus loin, ce sont elles qui, seules, permettront à l'avenir de saisir le comment et le pourquoi des choses humaines. Elles ont contribué, elles aussi, à rendre complète et définitive la chute des fausses vérités, mais la nouvelle science sociale, la politique ou la sociologie, sait emprunter à la biologie des lois qu'elle fait siennes, et qui donnent les raisons de l'évolution de l'humanité.

C'est donc au moment où tout à la fois leur rôle devenait nécessaire et pouvait commencer que sont nées les sciences anthropologiques. Cette opportunité a fait que leur influence s'est exercée aussitôt, et que ces sciences occupent chaque jour une place plus large dans les études contemporaines. En moins de vingt ans les laboratoires, les musées et les chaires ont surgi partout. Je ne connais aucun point du globe où les sciences anthropologiques n'aient leurs missionnaires, aucun centre scien-

tifique où elles ne soient cultivées. Je ne parle pas des centres scientifiques renommés de l'Europe, en Angleterre, en Allemagne, en Suisse ou en Italie; prenons un tout petit pays, le Portugal, qui possède trois universités : chacune est pourvue d'une chaire d'anthropologie, et la sociologie est également enseignée. Il en est de même à l'autre bout du globe, au Japon, où les sciences anthropologiques font partie de l'enseignement officiel depuis deux ans, et où Spencer est devenu auteur classique.

Je dois dire que la France est sur ce point en retard sur le Japon. On a depuis longtemps déjà cessé d'aimer le nouveau chez nous, sinon dans les spectacles et les chapeaux, du moins quand il répond à une vérité et constitue un progrès. Les idées nouvelles rencontrent une résistance acharnée.

Je ne connais pas à Paris une seule chaire de sociologie, et dans toute la France, sauf la chaire du Muséum, il n'existe aucun enseignement officiel de l'anthropologie. Faut-il ajouter que l'anthropologiste officiel n'est point transformiste? En revanche l'École d'Anthropologie de Paris peut être considérée comme le principal foyer d'enseignement de cette science dans le monde. On y vient de tous les points du globe, et le nombre des étrangers égale celui des Français à ses cours. En province il existe quelques cours libres d'anthropologie ou de sociologie qui se font dans des locaux de l'université, mais point de chaire officielle. Par une ironie singulière du hasard, les seules sciences que l'État paraisse ignorer sont celles qui l'étudient lui-même et ses éléments, les hommes! Il protège au contraire et fait enseigner des principes dont l'inanité démontrée n'empêche pas de tirer les mêmes conclusions officielles qu'au temps du grand Thomas d'Aquin. Aussi, depuis le professeur de philosophie jusqu'au ministre parlant à la tribune, on n'entend formuler que faux principes et vieilles idées démenties par la science.

Je m'efforcerai, Messieurs, de combler la lacune dans la mesure de mes forces. La Faculté des sciences de Montpellier a par un vote unanime adopté l'organisation et le programme du cours qui commence aujourd'hui. Ce vote fait honneur à l'esprit scientifique de ceux qui l'ont émis, et à leur désir de maintenir et d'augmenter la réputation d'initiative qu'ont toujours eue les naturalistes de Montpellier. Si nouvelles et si hardies que puissent paraître quelques théories de l'anthropologie, d'autres furent émises jadis dans cette salle qui ne l'étaient guère moins. En

botanique et en zoologie, en anthropologie même, plus d'une découverte formulée ici pour la première fois par Serres, Candolle ou Gervais n'a pas tardé à s'imposer au monde scientifique. J'essaierai de faire que parmi mes applications de l'anthropologie quelques-unes méritent les mêmes destinées et fassent honneur à la Faculté qui m'a accueilli.

Si confiants que vous puissiez être, et avec juste raison, dans ma bonne volonté, vous ne sauriez attendre de moi un enseignement complet des sciences anthropologiques. Rien n'est plus vaste que ces sciences dans leur ensemble. Elles étudient tout ce qui concerne l'homme, pris soit comme individu, soit comme élément d'un organisme social. Elles comprennent donc deux grandes catégories, l'anthropologie et la science politique, ou la sociologie, si vous préférez ce barbarisme sauvage. L'anthropologie se subdivise elle-même. L'anthropologie pure, ou la partie de la zoologie qui étudie l'homme, comprend l'anatomie et la physiologie humaines, même la physiologie pathologique, base de l'art médical; elle comprend aussi la taxinomie, les rapports entre l'homme et les autres animaux, et entre les diverses fractions de l'humanité. La psychologie est l'autre branche de l'anthropologie. La fonction physiologique qu'elle étudie prend chez l'homme un développement caractéristique, elle exige des méthodes d'observation à part. C'est avec la logique, si celle-ci peut en être séparée, tout ce qui reste de l'antique philosophie, tout ce que la science peut aujourd'hui retenir comme fondé.

La science politique n'a rien de commun avec l'art de procurer des bureaux de tabac à ses amis : c'est la science qui étudie les manifestations de la vie collective de l'homme et recherche leurs lois. Elle comprend l'ethnographie, étude monographique des peuples au point de vue du physique et des mœurs, dans l'ensemble et dans les éléments de chacun d'eux. Elle comprend l'histoire, dans le sens moderne du mot, avec tous ses accessoires, l'archéologie et la statistique par exemple. Elle comprend surtout l'étude comparée des institutions et des religions, sans excepter les théologies actuelles et les législations existantes, dont l'application forme l'art des jurisconsultes. Ce domaine est déjà immense : il faudrait cependant en étendre beaucoup les limites si je voulais être complet. Tout ce qui touche à l'évolution des sociétés lui appartient sans exception.

Je ne saurais donc vous faire un cours encyclopédique des

sciences anthropologiques. Je prendrai un peu de droite et de gauche, et je me bornerai cette année à des notions élémentaires que je me permets d'appeler d'anthropologie appliquée. Je commencerai par vous rappeler les phénomènes de l'hérédité, de l'atavisme, et leurs causes; je vous entretiendrai aussi des croisements de races, de leurs effets et des phénomènes de retour. Ces notions sont indispensables pour comprendre le caractère complexe et changeant des peuples, la vie interne, le progrès, la lutte et la dégénérescence des races qui les composent, le *struggle for life*, en un mot, des éléments ethniques. Dans une seconde partie nous étudierons les principales races anciennes et actuelles, et leur proportion dans la constitution des principaux peuples. Dans la troisième partie, dont les deux autres ne sont que la préparation, nous déterminerons la valeur comparative des diverses races. Je distinguerai des races actives et des races passives, celles qui créent le progrès et celles qui le subissent. Nous verrons qu'une seule race, la race dolichocéphale blonde pure ou croisée, a fourni presque tous les hommes de génie auxquels notre civilisation est redevable de son existence, et que ce rôle moteur paraît avoir été dans tous les temps le privilège presque exclusif de ses représentants. Nous chercherons à calculer, d'après des statistiques positives, l'avenir des peuples dans la composition desquels elle entre en proportion plus ou moins forte. Pour terminer le cours, j'exposerai la théorie de M. Galton sur l'eugénisme, les lois qui régissent la production, la conservation et la propagation des familles supérieures au sein d'une race quelconque, et qui pourraient, par une savante sélection, permettre de substituer dans l'avenir une humanité supérieure à l'humanité d'aujourd'hui.

Ce n'est pas dans cette leçon, mais dans la prochaine, que je me propose de commencer le développement de ce programme. Vous n'avez pas manqué d'être frappés du rôle capital et de la haute portée pratique que j'ai, dans mes premières paroles, attribués aux sciences anthropologiques. Je ne puis vous laisser sous l'impression d'allégations aussi graves sans les justifier. Je veux vous montrer dans cette leçon même que mes paroles n'avaient rien d'exagéré. Je tenterai ensuite, car mon rôle est cette année un véritable apostolat, de faire naître chez vous le désir de contribuer aux progrès des sciences anthropologiques, en vous montrant que par la diversité infinie de leur nature, elles sont suscep-

tibles d'être cultivées par tout le monde, et qu'elles demandent même pour progresser le concours de tous, chacun dans sa spécialité.

L'avènement du transformisme est aujourd'hui un fait accompli. Assurément les difficultés ne sont pas toutes résolues, mais la période de doute et de lutte est passée. Parmi les naturalistes, il n'y en a plus un seul peut-être qui, secrètement sinon ouvertement, n'ait fini par se rendre à l'évidence et par admettre la doctrine de la filiation successive des espèces. Quelques-uns, il est vrai, se tiennent dans les limites de ce qui est directement démontré, par exemple la généalogie des éléphants et la filiation du cheval, mais la grande majorité s'accorde à étendre par analogie la théorie à tous les êtres, et les fait dériver d'un petit nombre de formes primitives ou d'un type unique et primordial de protistes.

Les théories sur l'hérédité, sur l'atavisme, sur les croisements, sur les variations, sur la sélection, et la lutte pour l'existence sont aujourd'hui démontrées, établies, rangées pour l'avenir au nombre des conquêtes de la science. Ces théories sont en opposition formelle avec une infinité de notions vulgaires, les unes anciennes, les autres de date récente, qui servent de base à la plupart de nos préjugés en matière politique et sociale. Mais avant de vous exposer les conséquences établies des récentes conquêtes de la biologie, je veux vous ouvrir des horizons moins certains mais plus larges encore.

Le transformisme en soi n'a rien de contradictoire avec les idées généralement admises d'un ordre de choses surnaturel. Il n'est en antinomie formelle avec aucune croyance religieuse, aucune théorie de morale révélée. Tout au plus sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, la science a-t-elle infligé des défaites de détail à des religions envahissantes qui étaient sorties de leur domaine pour entrer dans le sien. Entre les théories du surnaturel, qui commencent à l'inconnaissable, et la science, qui étudie le connaissable, il ne peut y avoir de conflit qu'en apparence, et par suite des entreprises imprudentes des partisans du surnaturel. Aussi voyons-nous aujourd'hui les populations de l'Asie les plus intelligentes et les plus civilisées accepter presque comme un dogme la croyance au transformisme. Dans le monde occidental la fusion des croyances se fait moins vite, mais les théologiens protestants ont déjà publié une foule de travaux ten-

dant à concilier la légende biblique et le *bereshit bara Elohim* de la Génèse avec les démonstrations de la science. L'Eglise catholique elle-même semble désarmer et entrer dans cette voie.

Mais pendant la période de lutte aiguë, et avant que les théologiens de toute secte eussent accumulé ces volumes où le transformisme n'est plus conspué sans examen, mais accepté, concilié avec la révélation, une application directe et naturelle des doctrines nouvelles avait été faite dans un autre sens par les partisans du monisme. En supposant un postulat, la génération spontanée des protistes originaires, ils ont créé ce qu'on appelle la théorie de la création naturelle. Cette hypothèse, combinée avec les théories bien connues sur l'évolution du monde cosmique, permet d'éliminer toute intervention surnaturelle. Cette théorie est le complément logique et naturel du transformisme, mais elle ne lui est pas liée d'une manière nécessaire et s'en distingue par un degré moindre de probabilité scientifique.

Elle est toutefois admise par la majorité des transformistes, et dans le monde scientifique on s'accorde presque déjà à considérer la question de la création comme résolue. Voilà pourquoi je vous ai parlé d'abîme et de cataclysme. Il est évident en effet, à mes yeux tout au moins, que si l'on élimine l'élément surnaturel de l'univers, il faut éliminer en même temps du nombre des notions fondamentales toutes les conséquences déduites autrefois de ces données surnaturelles.

Toute la morale et toutes les idées qui servent de base au droit et aux sciences politiques dans leurs conceptions actuelles constituent une série de déductions dont le premier terme suppose l'existence d'une divinité personnelle. De cette divinité émanent le monde physique et le monde moral; sa volonté détermine le bien et le mal, le juste et l'injuste; ses châtimens éternels menacent dans une autre vie celui qui transgresse le prescrit. Otez cette source de toute justice, et il ne reste rien. La liberté humaine disparaît même et ne saurait être comprise dans un monde entièrement soumis à des lois nécessaires. Elle suppose la présence d'une force surnaturelle qui maintienne quand même l'ordre dans le Cosmos. Dans l'hypothèse du monisme, si une seule molécule, un seul atome venait à vibrer une seule fois d'un mouvement indépendant et spontané, le dérangement nécessaire des atomes voisins gagnerait de proche en proche l'univers tout entier et aboutirait au chaos.

Ceux qui s'arrêtent devant ces conclusions logiques sont nombreux. Je ne parle pas seulement des gens prétendus pratiques, dont l'existence est une suite d'incohérences, parce qu'ils ne réfléchissent jamais, ou ne peuvent réfléchir sur des questions qui dépassent les limites de leur médiocrité intellectuelle et de leurs besoins matériels. Je parle des esprits d'élite qui seuls représentent l'humanité. On a tenté maint système pour maintenir la morale et les fondements du droit. A vrai dire, ces tentatives n'ont été qu'illusion. Une morale basée sur la seule conscience se heurte au principe démontré désormais de l'acquisition d'idées morales par une coercition continuée et par l'hérédité. La conscience n'est qu'une forme particulière de l'instinct, et l'instinct n'est qu'une habitude héritée. C'est ce qui nous explique les prescriptions si contradictoires de la conscience chez les diverses races, dont l'évolution s'est faite dans des milieux différents. Sans l'existence d'une âme distincte, sans l'immortalité et sans les peines d'outre-tombe, il n'y a pas non plus de sanction. La sanction de l'estime de soi est dérisoire. Elle marque l'effort suprême d'esprits dépourvus d'une suffisante indépendance, et hors d'état d'opter avec fermeté entre deux opinions extrêmes et inconciliables.

Si l'on ne veut plus du surnaturel, il faut être logique et dire : il n'y a en soi ni bien ni mal ; rien n'est juste, rien n'est injuste. Toutes nos idées de morale et de droit sont dues aux circonstances de l'évolution ancestrale, et les conventions sociales les plus sévèrement sanctionnées par l'opinion et par les lois n'ont en elles-mêmes que l'exacte valeur des règles du jeu de piquet. Sans surnaturel d'ailleurs, pas de liberté, et sans liberté point de morale et point de droit.

Voilà, Messieurs, des conclusions de la plus extrême gravité. Elles ont grande chance d'être l'expression de la vérité. Les esprits religieux et ceux qui, en dehors de toute croyance de secte, ont un sentiment vague de l'inconnaissable, ne les adopteront pas, mais c'est parce qu'ils rejeteront les prémisses. Je vois que les races anglo-saxonnes par exemple, et chose remarquable, les populations supérieures en général ont peu de tendance au monisme. Cela résulte d'un caractère intellectuel très marqué chez les races dolichocéphales blondes, et même chez les dolichocéphales en général. Par une perception particulière et vague de l'existence réelle d'un monde surnaturel, ou par suite d'accidents de dévelop-

pement, ces races, les plus élevées de l'humanité, ont une intensité de sentiment religieux qui les distingue fortement des brachycéphales. Les blonds se séparent ainsi nettement en Europe des races anariennes, et notamment des Celto-Slaves dont les populations de la France et de l'Allemagne du Sud sont en majeure partie composées.

Pour tous les penseurs étrangers à cette tendance et partisans du monisme, je ne crains pas d'affirmer que la logique les amènera en peu de temps aux conclusions que j'ai formulées. Le postulat de la génération spontanée reste seul à embarrasser les esprits exacts, mais il est par nature essentiellement provisoire. La fin de toute croyance au surnaturel dans une grande partie de l'humanité qui pense, tient au succès chaque jour possible d'une expérience de laboratoire.

Quand les biologistes auront terminé sur ce point leur œuvre de destruction, les sciences anthropologiques n'auront pas qualité pour combler la lacune, qui sera éternelle. Leur rôle se bornera comme aujourd'hui à étudier le processus de la formation des idées morales, comme de toutes celles qu'on appelle de bon sens, et leur transmission par hérédité. Elles continueront à nous montrer par suite de quelles circonstances souvent bizarres et de quelles fausses interprétations se sont formées les idées actuelles sur le bien et le mal, et les règles du droit. Elles nous feront l'histoire synthétique et comparée de l'évolution des croyances religieuses et des institutions. Aucune réalité ne saurait prendre la place du surnaturel : cette place est hors des limites du connaissable, et la science n'étudie que le connaissable.

Il n'est pas possible de porter le même jugement sur les abstractions qui servent de base aux sciences politiques telles qu'on les comprend aujourd'hui. Les partisans du surnaturel ont la ressource de se réfugier dans l'inconnaissable, qui est leur véritable domaine, pour échapper aux coups de la science. M. H. Spencer leur apprendrait au besoin le moyen de se dérober ainsi aux incertitudes de la lutte. Le sauvetage des prétendus principes politiques n'est possible, au contraire, ni par ce moyen, ni par aucun autre, mais si les doctrines courantes ne trouvent pas plus de merci devant la science que les croyances religieuses, la biologie fournit au moins de quoi les remplacer.

Les principes politiques *à priori*, formulés à la légère par les philosophes du siècle dernier, sont des corollaires directs du chris-

tianisme, et les doctrines sentimentales qui achèvent de nous jeter hors de la réalité reconnaissent la même origine. Le Christ a dit que tous les hommes sont égaux et sont frères. Il a même ajouté que les premiers seraient les derniers, et que les derniers deviendraient les premiers. Il a dit aussi que quiconque se servirait de l'épée périrait par l'épée, et il a fondé sa religion sur la mansuétude. Les philosophes du siècle dernier ont découronné le Christ, mais ils ont adopté du christianisme toutes les conséquences sociales et politiques. Ces théories ont aisément fait leur chemin dans les masses préparées par de longs siècles d'influence chrétienne. Elles ont eu chez nous le même effet mortel que le bouddhisme en Asie. Leurs partisans sincères assistent aujourd'hui à l'avortement des efforts les plus généreux, sans comprendre que rien ne désarme les lois de la nécessité. La sauvage lutte pour l'existence et l'écrasement des faibles sont la réponse faite par la nature à leurs rêves, et jamais lutte et écrasement n'ont eu autant de sinistre grandeur qu'en ce siècle.

Les peuples qui cessent d'être aguerris deviennent la proie des autres. Le mélange des classes et des races aboutit à l'infécondité, à l'incohérence physique et morale, aux coups d'atavisme les plus fâcheux, à l'extinction par croisement des races et des familles exceptionnelles. Les phénomènes les plus imprévus pour les théoriciens *à priori*, les plus naturels pour les biologistes, se succèdent sous nos yeux et rendent inférieurs dans la lutte les peuples et les individus soumis à l'expérience.

Commençons l'examen de ces fausses opinions. La guerre n'est pas comme on nous l'apprend dans l'enfance un jeu de souverains et une rivalité d'amour-propre et de gloire. Elle est, elle devient de plus en plus la manifestation suprême de la lutte pour l'existence entre races, et le moyen de substituer les plus énergiques à celles dont l'évolution se trouve retardée. Le sang qui coule sur tout le globe est celui de races inférieures, dont la place au soleil est achetée, aussi à prix de sang, par les races supérieures. Toute race supérieure qui a des voisins également supérieurs n'a d'avenir à attendre que dans la mesure de sa valeur guerrière, et le progrès général de l'humanité suppose comme condition l'extermination par le fer ou la faim, l'extinction des races dont l'évolution est lente et l'humeur pacifique. On a dit que la force primait le droit, en ce sens que tout droit avait pour origine une manifestation de la force; il faut aller plus loin. La force existe,

nous ne sommes pas sûrs de l'existence du droit. Les progrès de la science montrent chaque jour plus chimérique la pensée de substituer le droit à la force.

Le rêve de la paix universelle n'est pas la seule chimère que nous ayons empruntée aux doctrines de mansuétude propagées par le Christ. La rédemption, le relèvement des malfaiteurs en est une autre. Au lieu d'opérer une sélection éliminatoire, nous les entourons de soins et leur sort est meilleur que celui des marins et des soldats. Il se forme sous nos yeux, par suite de cette sollicitude et par l'effet de l'hérédité combinée avec l'influence des milieux, de véritables races de malfaiteurs. Les croisements les plus bizarres viennent en outre, en rappelant par atavisme les tendances les plus anciennement réprimées, fournir un contingent à la formation de ces races. La même tolérance du jury et des patronages envers les criminels est exercée par l'administration à l'égard de l'alcoolisme, source effrayante de générations vouées à la folie et au crime. Enfin, nous empêchons même la sélection naturelle en appliquant toutes les ressources de la science et des finances à la conservation et à la multiplication des individus défectueux, et nous nous étonnons que le nombre des infirmes et des faibles aille en se multipliant, comme celui des criminels et des fous !

La théorie chrétienne de l'égalité des hommes a été plus féconde encore en illusions. L'équivalence virtuelle des individus a été pour certains idéologues un principe fondamental. A les croire, les hasards du milieu et de l'éducation seraient les seuls facteurs de différences. Cette théorie est en contradiction avec tout ce que nous savons de l'hérédité, et je consacrerai plusieurs leçons à vous démontrer à quel point elle est démentie par les faits. L'hérédité pèse sur nous et littéralement nous écrase. Loin que la valeur d'un homme puisse être individuelle, il n'en a guère que par ses ancêtres, et son individualité n'est qu'un assemblage plus ou moins heureux et toujours complexe d'éléments empruntés à toutes les lignées ancestrales. Réciproquement chacun revit dans ses descendants, et la solidarité la plus effective relie les membres de la famille, à tel point que dans une lignée c'est en quelque sorte la descendance qui est la réalité et les descendants qui sont les manifestations temporaires et phénoménales de l'hérédité, les incarnations successives d'un type imparfaitement réalisé.

Je n'attaque, vous le voyez, la thèse de l'égalité des individus que sous la forme d'égalité par la naissance. Il est évident, en effet, que les individus développés ne sauraient être égaux, et ils ne le sont jamais. Le degré de beauté, de santé, de force, d'intelligence, d'activité, de bonté, varie d'individu à individu, et les combinaisons sont d'une variété infinie qui rend difficile l'appréciation de la supériorité absolue de tel individu sur tel autre, mais qui n'entraîne aucune présomption d'égalité.

L'égalité n'existe pas davantage entre les familles, ni entre les classes, assemblages de familles analogues produits par la sélection sociale. Il y a des familles d'eugéniques et des familles normales. Les premières sont peu nombreuses, mais elles fournissent en grande proportion et d'une manière presque régulière des sujets d'élite. D'elles sortent presque toujours les hommes d'une valeur supérieure, qui frayent les voies de l'humanité et lui servent de guides dans sa marche en avant. Les familles normales fournissent aussi, grâce à leur masse, un nombre d'hommes d'élite, mais isolés au milieu de médiocrités et de nullités en multitude innombrable. Leur vraie fonction est de fournir les individus nécessaires pour les rôles plus humbles. Encore entre les hommes de valeur sortis des deux classes, l'égalité n'existe-t-elle que pour le présent. L'eugénique a infiniment plus de chances de transmettre ses hautes qualités et d'engendrer des hommes supérieurs. M. Galton en Angleterre, M. de Candolle en Suisse, et d'autres naturalistes après eux, ont montré combien peu de familles eugéniques il faut pour égaler en production les millions de familles qui composent la masse.

Je ne veux pas dire, messieurs, qu'il faille négliger les difficultés qu'éprouve un homme de talent né dans la misère et l'ignorance pour arriver à se faire jour. Cette explication ne suffit pas toutefois pour expliquer comment, dans notre France démocratique, l'aristocratie fournit 35 pour 100 des savants distingués, la nombreuse classe moyenne, si à l'aise et relativement éclairée, 42 pour 100, et la masse énorme du peuple 23 pour 100 seulement. J'espère toutefois que cette cause d'inégalité ira en diminuant sans cesse, que les hommes de valeur auront dans l'avenir plus de facilité pour sortir de la foule et rendre les services pour lesquels ils sont nés. L'humanité n'est pas assez riche pour sacrifier une partie de ses trésors, et si l'instruction répandue à flots est incapable de jamais faire surgir le talent là

où la nature n'en a pas mis, au moins elle permettra la révélation des talents qui existent. Les lois de l'atavisme s'opposent, comme je vous le montrerai à l'aide des chiffres de Galton, à l'amélioration des masses, mais rien n'est plus naturel que d'admettre dans leur sein la substitution d'éléments meilleurs aux pires. C'est même la sélection et la formation incessante de nouvelles couches d'eugéniques, leur séparation de la masse et leur séquestration sexuelle qui peuvent seules assurer l'évolution de l'humanité, et la formation de races encore supérieures au sein des plus élevées que nous connaissons.

L'inégalité entre les races n'est pas moindre qu'entre les familles et les individus. Elle est peut-être pire. Il n'y a pas beaucoup d'individus chez nous assez inférieurs pour être rebelles à toute culture et à la vie sociale. Il y a des races au contraire où l'on peut trouver des individus éducatibles, pour un certain temps et jusqu'à un certain point, mais où l'ensemble est incapable d'être civilisé. Parfois même les individus retournent bientôt à leur sauvagerie. Je ne veux point insister sur ces races, mais prenons les nègres, qui sont loin d'être les derniers des hommes. On rougirait aujourd'hui, à moins d'être noir, de soutenir l'égalité de leur race et de la nôtre. Les populations africaines sont depuis sept mille ans en contact constant et infructueux avec la civilisation. L'exemple de Haïti, surtout depuis le massacre des mulâtres, celui des libérés de la côte de Sierra Leone, celui des nègres, citoyens mais incivilisables, de nos Antilles, sont concluants et définitifs. Quelques individus peuvent s'élever à la moyenne des Européens, mais l'ensemble, la race, jamais ! Même en Europe il y a des populations qui ne peuvent prendre le cachet de nos mœurs. Les tentatives faites pour cultiver l'esprit des Lapons ont échoué. L'aptitude intellectuelle leur manque : ailleurs c'est le sens moral. J'ai connu beaucoup de Roumains intelligents, je n'ai jamais ouï parler d'un seul qui fût honnête homme.

Dans un même peuple les dissemblances et les inégalités existent aussi entre ses éléments ethniques. Il n'y a guère de peuple de race pure, ou qu'on puisse prendre pour telle. Les peuples en général sont des agglomérations d'individus de races plus ou moins homogènes et souvent très hétérogènes, qui sont à des degrés d'évolution très divers et possèdent des qualités différentes. C'est cette différenciation des éléments et leur réunion en un

seul tout qui rend un peuple brillant sous tous les rapports. En France, le type méditerranéen fournit l'élément artiste et poète; les anariens brachycéphales font de bons cultivateurs, des petits marchands et des petits bourgeois bornés, mais sobres, mais laborieux, mais économes. La race aryenne ou dolichocéphale blonde fournit les individus actifs, hardis, qui mettent en mouvement tout l'ensemble et jouent le principal rôle aux yeux de l'étranger et devant l'histoire. Cette race fait fonction de molécules nerveuses et cérébrales dans l'organisme social, les brachycéphales et les innombrables types de métis intermédiaires sont comme la chair et les os.

C'est qu'en effet la différenciation est une condition indispensable de l'organisation sociale. Elle est poussée à un degré infini chez les sociétés qui, depuis des millions d'années, se sont développées chez les arthropodes, puis fixées à un niveau impossible à dépasser en raison de l'organisation des êtres qui les composent : abeilles, fourmis et termites. Elle est physiologiquement moins accusée dans la jeune société des hommes, mais il n'y a guère de doute qu'elle ne doive aller en s'accusant chaque jour. La spécialisation héréditaire, un système bien compris de castes, si vous voulez, est une condition du perfectionnement de l'humanité. Je sais bien qu'aujourd'hui c'est l'opinion contraire qui prévaut. On voudrait que chaque individu fût bon à tout : c'est un moyen excellent pour qu'il ne soit bon rien. Placer sur le même pied tous les individus, au point de vue social, c'est supprimer la différenciation nécessaire à la vie sociale elle-même. Que deviendrait un organisme où chaque cellule osseuse, musculaire, voudrait fonctionner aussi comme cellule nerveuse, et contraindre la cellule nerveuse à fonctionner contre sa propre nature ? L'équivalence des cellules n'est possible que chez certains protistes rudimentaires, encore est-elle imparfaite. Elle n'existe vraiment que là où les cellules sont entièrement autonomes et ségréguées, chez les êtres unicellulaires. Aussi voyons-nous échouer les tentatives faites en dépit de la nature par la science sociale d'hier, la science *a priori*, si ce qui est *a priori* mérite d'être appelé science.

Vous voyez, messieurs, combien nous nous écartons des doctrines démocratiques et chrétiennes, toutes de sentiment. Les conclusions nécessaires de la biologie appliquée aux sciences sociales sont dures, inflexibles, impitoyables. Qu'importe, si elles sont vraies ? L'humanité dans sa marche n'avance pas sur des tapis de

roses. Elle va où son destin la pousse ; tant pis pour les faibles et pour ceux qui sont lents !

Cette leçon ne finirait point, messieurs, si je voulais mettre en détail nos préjugés courants aux prises avec la science. Vous aurez une infinité d'occasions d'assister plus tard à l'exposition de pareils conflits. Deux exemples seulement pour en finir, exemples choisis parmi ceux qui ont laissé les plus larges taches de sang dans l'histoire de ce siècle.

L'abolition de l'esclavage des noirs a valu à la France les massacres de Saint-Domingue et les perpétuelles menaces de ces noirs des Antilles, que nous avons vus naguère soulevés au cri de Vive la Prusse ! Elle a coûté aux Etats-Unis la plus sanglante des guerres fratricides. Elle a abouti à la constatation que le nègre ne pouvait faire un citoyen et presque pas un homme. Sa cause a été un sentiment de fraternité aussi faux qu'imprudent. Du moment que nous avons émancipé le nègre, ce frère ! je ne sais pas pourquoi l'on propose d'asservir et de domestiquer le chimpanzé, notre cousin germain. Pourquoi n'irait-on pas aussi jusqu'à rendre à la liberté le cheval et le bœuf, deux collatéraux plus éloignés, mais plus à plaindre, car nous tuons l'un par l'excès du travail et l'autre pour le manger. Les théologiens ont devancé les philosophes en disant que l'homme était fait à l'image de Dieu, et qu'il ne fallait pas assimiler à la bête le nègre fait à l'image de Dieu. Je ne fais pas mes compliments aux théologiens sur leur conception anthropomorphique de la divinité, mais je me demande ce qui reste de l'argument avec la doctrine de l'évolution.

Je prendrai pour autre exemple la théorie des nationalités. Pan-germanisme, panslavisme, indépendance de chaque petit groupe d'hommes qui s'avise de se cramponner à quelque idiome inconnu et presque éteint, rapprochement de tous les groupes qui parlent des langues parentes : voilà des théories qui ont fait bien du mal à l'humanité, et cela n'est pas fini. Or la science nous apprend qu'il n'y a aucun rapport entre les races et les langues, et qu'il n'y a pas un seul peuple dont les éléments, diversement combinés et brassés, n'appartiennent à des races diverses. Dans ces mélanges complexes, un élément peut dominer, soit à l'état presque pur, soit par ses métis, mais si l'on voulait faire une division de l'Europe d'après les races, je défie qu'on puisse jamais poser une borne frontière ! Ce n'est pas toutefois que la question de race n'ait une importance majeure : je suis convaincu au contraire

qu'au siècle prochain on s'égorgera par millions pour un ou deux degrés en plus ou en moins dans l'indice céphalique. C'est à ce signe, remplaçant le *shiboleth* biblique et les affinités linguistiques, que se feront les reconnaissances de nationalité. Seulement il ne s'agira plus, comme aujourd'hui, de questions de frontières à reculer de quelques kilomètres; les races supérieures se substitueront par la force aux groupes humains attardés dans l'évolution, et les derniers sentimentaux pourront assister à de copieuses exterminations de peuples.

Par tout ce qui précède, vous voyez, messieurs, que les études anthropologiques ne sont pas faites pour servir seulement de thème à des dissertations académiques. Il n'y a pas de questions plus vitales que celles qui se rattachent à l'anthropologie. Aussi ne saurais-je trop vous presser de prendre une part active à ces études. Quels que soient vos travaux, vous pouvez tous rendre service aux sciences anthropologiques, et j'ajoute que vous pouvez en tirer directement avantage. Que vous soyez géologue ou médecin, numismate ou botaniste, que vous lisiez Horace, les Védas ou Pothier, que vous fassiez de l'histoire ou de l'agriculture, que vous voyagiez ou que vous restiez chez vous, vous vivez sur les confins de notre science, et en contact inconscient avec elle.

La géologie confine aux sciences anthropologiques en tant qu'elle étudie les couches tertiaires ou quaternaires. L'homme fossile est du domaine de la paléontologie, et les couches dans lesquelles il a laissé les traces de sa personne et de son industrie sont du domaine des géologues. Vouloir faire de l'anthropologie préhistorique sans connaître la géologie et la paléontologie serait tenter l'impossible. Pour apprécier l'âge d'un gisement humain, alluvions ou grottes, il est indispensable de connaître d'une manière élémentaire la géologie en général et, d'une manière plus approfondie, les dépôts quaternaires; il n'est pas moins indispensable de connaître les espèces déjà nombreuses qui ont été contemporaines de l'homme et qui ont disparu avant les temps actuels. D'une manière réciproque, la présence d'un silex chelléen dans un dépôt non remanié le date aussi bien pour le géologue que celle d'une molaire d'*E. antiquus*, et un harpon magdalénien vaut comme indice d'un dépôt de grottes la présence d'un bois de *C. tarandus*.

Tout cela est bien évident. Ce qui l'est moins, c'est le cousinage

de l'anthropologie et de l'archéologie. On peut même dire que jusqu'à ces derniers temps l'anthropologiste et l'archéologue ont vécu en ennemis. La faute n'en est pas à l'anthropologie, qui a souffert des pertes irréparables du fait des archéologues, ou de gens qui se croyaient tels. Tout le mal vient de l'ignorance ou de l'étroitesse d'esprit d'un certain nombre de sociétés locales et de savants de canton. Pour ce monde spécial les dolmens sont des autels druidiques, les coups-de-poing chelléens et les lames ou les éclats glaciaires et post-glaciaires sont des armes celtiques, et ainsi de suite. Je pourrais vous citer maintes sociétés d'antiquaires qui en sont là. Il est facile de comprendre les dégâts causés par le vandalisme de cette catégorie d'archéologues. Les monuments mégalithiques ont été saccagés par les chercheurs de bibelots, qui couraient après les objets de pierre ou de bronze dans le but d'enrichir leurs vitrines, et ne soupçonnaient même pas, ne veulent pas même aujourd'hui soupçonner l'importance des débris humains. Neuf dixièmes environ des richesses scientifiques accumulées sous les dolmens ont été gaspillés et détruits. Pour reconstituer plusieurs milliers d'années de préhistoire, nous n'avons que ce qui nous a été laissé à glaner, ou ce qui a été conservé çà et là par des chercheurs plus instruits, les véritables archéologues.

A l'heure actuelle les archéologues classiques commencent en général à comprendre l'intérêt des débris humains. Les fouilleurs de mégalithes et d'anciens cimetières recueillent plus volontiers les os, mais se bornent souvent au crâne et aux os longs. Ce qu'il faudrait conserver, c'est l'ensemble du squelette, et tous les squelettes. Les grandes explorations archéologiques faites de nos jours en Asie et dans le midi de l'Europe ont mis au jour des restes importants à conserver, et qui ont été conservés, par exemple à Myrina et en Susiane. Mais les explorations plus anciennes ont été faites avec le plus parfait dédain des débris osseux : en Syrie, en Chaldée, des matériaux de la plus haute importance ont été laissés sur place, et plus près de nous, M. Schliemann a trouvé moyen de rivaliser avec les antiquaires de canton dont je viens de vous exposer les méfaits.

Que résulte-t-il de toutes ces fautes? Il suffirait de quelques crânes pour résoudre la question des peuples de Sumer et d'Accad. Etaient-ils touraniens? On discute à perte de vue. Sans prendre le compas d'épaisseur, et au premier coup d'œil, le craniologiste le moins exercé mettrait fin à la querelle; mais les archéologues

classiques n'ont pas même soupçonné ce moyen de solution du problème, et les données gisent encore sous le sable du désert.

Je choisis cet exemple, parce qu'il est concluant et la difficulté célèbre. Mais d'une manière générale, on peut dire qu'il est aussi important pour l'archéologue que pour l'anthropologiste de conserver les débris humains. Pour nous, les documents les plus sûrs pour l'étude des races préhistoriques et historiques sont ces débris mêmes. Pour l'archéologue, le type anthropologique de l'habitant d'une cité ou de l'hôte d'un sépulcre n'est pas indifférent à connaître. Les questions les plus variées en dépendent. Il permet de constater à quelle race et de conjecturer à quel peuple il appartient. De là des rapprochements aussi importants que ceux de l'archéologie des industries.

Les points de contact entre les sciences anthropologiques et la littérature sont très analogues, mais nous n'avons pas à constater d'actes d'hostilités sur les frontières. Les études littéraires ne consistent pas seulement à reprendre avec admiration réelle ou convenue des chapelets de mots agréables à l'oreille enfilés avec art par les poètes du temps jadis ; elles comprennent aussi deux choses fort utiles, la philologie, qui est une vraie physiologie des langues, et l'étude des langues étrangères ou mortes. Les langues naissent par transformation et finissent de même ; comme les êtres animés elles ont leur enfance, leurs maladies, leur vieillesse. Leur biologie est du plus haut intérêt pour qui s'occupe d'évolution, et l'anthropologiste doit s'en occuper avec faveur. Mais ce n'est pas tout. L'évolution peut rapprocher deux langues, comme deux espèces qui dérivent d'origines différentes, mais jamais au point de les confondre entièrement. Il en résulte que si deux groupes d'hommes parlent deux langues affines, ces deux groupes ont dû n'en former autrefois qu'un seul, à moins qu'il n'y ait eu communication de l'un à l'autre, directe ou indirecte, à moins encore que chacun n'ait emprunté sa langue. Dans tous les cas, il y a preuve d'origine commune, ou d'autres rapports quelconques directs ou par intermédiaire : ce sont des données qui comptent pour beaucoup en anthropologie.

On a même trop exagéré autrefois, et jusqu'à les discréditer, l'importance de ces données. Sur de simples indices philologiques on a imaginé une race indo-européenne, se subdivisant en races latines, germaniques, slaves. Tout cela est inexact, les peuples qui parlent des idiomes indo-germaniques sont d'origines très diffé-

rentes, et probablement d'une manière spécifique pour quelques-uns. Il n'y a de même qu'une affinité de langues entre l'Anglo-Saxon et le Badois, le Portugais et le Français. Il n'en est pas moins vrai que si les langues étrangères peuvent se naturaliser sans que le peuple soit altéré, comme il est arrivé autrefois en Gaule après la conquête romaine, la tournure d'esprit change la syntaxe de la langue imposée, et l'organisation des organes vocaux change le dictionnaire. Nous en faisons maintenant l'expérience en Annam. Ces changements sont en eux-mêmes de précieux indices. D'autre part, nous avons dans le sanscrit un exemple fameux du parti que l'on peut tirer de l'analogie des langues pour reconstituer d'anciens rapports de parenté ou de voisinage que rien autre chose ne pourrait faire supposer. Les Aryas de l'Inde, quand le type des brahmanes ne serait pas là pour le prouver, sont venus de l'Europe, après s'être détachés des peuples blonds qui y parlent encore des langues voisines.

Je suis amené, messieurs, à vous parler de l'importance documentaire des monuments littéraires. Elle est très grande au point de vue anthropologique. Pour bien connaître les dix mille ans qui ont précédé notre ère, l'anthropologiste aurait besoin de savoir non seulement le grec et l'hébreu, mais encore l'égyptien, l'assyrien, le sanscrit, le chinois. Les monuments de toute espèce de ces vieilles langues fourmillent de renseignements précieux. Lisez les épopées d'Homère : elles vous transportent au premier âge du fer. Vous y trouverez de quoi reconstituer toute une époque à peine historique. Ce qui saisit le plus l'anthropologiste, ce n'est pourtant pas le côté archéologique, c'est le côté ethnographique du poème. Vénus est blonde, Cérès est blonde, Diane est blonde, Minerve est blonde : la déesse aux yeux bleus. C'est par sa blonde chevelure que Minerve saisit Achille, blonde aussi celle d'Ulysse : οὖλας ἦκε κόμας, ὑακινθίνῳ ἄνθει ὁμοίως. Ils sont tous ainsi, les chefs des Grecs chevelus, et ces héros de haute taille, aux longs cheveux blonds et aux yeux bleus, nous les connaissons, ce sont nos Aryens dolichocéphales, qui reparaissent dans toutes les épopées, de l'Inde au pays des Khétas, et de l'Islande à la mer Egée. Mais quel fait important pour la science que cette guerre de Troie, qui se révèle ainsi à nous comme un des grands faits d'armes de la race du Nord ! Quelle importance n'a pas aussi cet autre fait, que tout ce panthéon blond rappelle les divinités du Nord et non celles de l'Égypte et de l'Asie !

Vous verrez, messieurs, dans une de mes dernières leçons, quel parti l'on peut tirer pour l'anthropologie et la science politique du dépouillement des plus anciens monuments de la littérature classique, et de celles de la plus haute antiquité. Il serait à désirer que ce travail fût fait d'une manière intégrale, et les matériaux classés. Les spécialistes de chacune des littératures dont je parle sont tout désignés pour le faire : mieux que personne ils peuvent saisir les nuances des mots, et distinguer ce qui est texte ancien de ce qui est interpolé. La somme de travail est énorme, mais, divisée entre un grand nombre de travailleurs, elle ne dépassera pas les forces individuelles, et cette étude faite à un point de vue spécial ouvrira à la littérature et à l'histoire des horizons nouveaux, tout en rendant de grands services à la science positive.

L'histoire n'a pas moins de services à rendre et à attendre. L'histoire philosophique, telle qu'on la comprend chaque jour davantage, n'est pas autre chose que le procès verbal de l'évolution de l'humanité, et de la lutte pour l'existence entre ses divers éléments. Chacun de ces éléments a des chances qu'il tient de ses qualités internes. Il est probable que tel l'emportera, tel autre sera refoulé, tel autre éliminé. Suivant que les milieux diffèrent, les chances d'un même élément varient. Ainsi l'élément blond a été écrasé en France : très nombreux à l'époque gauloise, il s'est maintenu en décroissant dans les familles aristocratiques et dans certaines masses de populations ; il est presque éliminé aujourd'hui par la prédominance du type brachycéphale dans les croisements, et par l'effet des conditions de milieu, qui favorisaient la race brachycéphale. En Angleterre, c'est l'inverse qui s'est produit, et l'élément brachycéphale a presque disparu. La lutte inconsciente des races explique l'histoire presque entière de ces deux pays, et jusqu'à la Révolution française, suprême et victorieux effort des populations touraniennes. Sur un théâtre plus large et dans des conditions différentes, la même lutte est favorable aux blonds, et l'hégémonie militaire et économique est entre les mains des populations aryennes de l'Allemagne du Nord, de l'Angleterre et des Etats-Unis.

Il n'est pas jusqu'au droit et à la théologie qui ne soient en rapport direct avec l'anthropologie. Prenez par exemple une carte de la France coutumière, et une carte ethnographique. Vous serez surpris de leur analogie. La région coutumière coïncide avec celle

du maximum de population blonde, pure ou mélangée. C'est dans cette région que l'élément gaulois blond était le plus dense lors de la conquête romaine, et s'est maintenu en s'altérant jusqu'à l'invasion germanique. Prenez aussi une carte ethnographique de l'Europe, je ne parle pas d'une carte d'après les langues, comme celles de M. de Rosny par exemple, mais d'une carte d'après les races. Comparez-la à une carte des religions. Vous verrez la limite des populations blondes commencer aux bouches de l'Escaut, couper l'Allemagne en écharpe, laisser de côté la Bohême et aller aboutir au golfe de Riga. Au point de vue religieux, vous avez d'un côté l'Angleterre protestante, la Hollande protestante, l'Allemagne du Nord protestante, la Scandinavie protestante. De l'autre côté, vous trouvez, outre l'Irlande si vous voulez, la France, l'Allemagne du Sud, la Bohême, la Pologne, pays catholiques. C'est qu'entre la conformation des crânes et la conformation des cerveaux et celle des esprits il existe une corrélation habituelle qui se manifeste quand on étudie les masses. De là l'aptitude de certains peuples à accepter certaines formes de droit plutôt que d'autres, et aussi à retenir certaines formes de religions.

• Tout cela concerne surtout la partie psychologique et la partie politique des sciences anthropologiques. La partie zoologique et biologique est directement en rapport avec les recherches des zoologistes, des botanistes, et aussi avec les expériences des éleveurs, des agriculteurs et des horticulteurs. Tout ce qui concerne l'hérédité, les variations, les croisements peut s'étudier avec une plus grande facilité sur les animaux et les plantes. Les expériences peuvent être faites plus aisément et multipliées à l'infini. Que dis-je ? Toutes les tentatives d'améliorations par culture et sélection faites par les éleveurs et les agriculteurs sont autant d'expériences qui confirment et complètent les théories sur l'évolution de l'humanité et de ses éléments divers. Ainsi Darwin s'est livré pendant de longues années à l'éducation des pigeons, et il a cultivé une infinité de plantes pour arriver à dégager les lois de la variation. Il n'y a pas un jardinier qui ne puisse, s'il le voulait, continuer ces expériences et mettre en évidence une infinité de faits qui permettraient de résoudre un grand nombre de problèmes.

• Le raisonnement permet de soupçonner, et l'observation confirme que les lois de l'évolution de l'humanité ne sont pas autres que celles des autres éléments du monde organique. Il n'en est pas moins important de rassembler le plus grand nombre pos-

sible d'observations faites sur l'homme. Les voyageurs, et toutes les personnes, même sédentaires, qui ont de l'esprit d'observation peuvent ainsi signaler des effets de croisements, des phénomènes d'atavisme ou d'hérédité de variations. Ce sont toutefois les médecins qui sont au premier chef les observateurs-nés de l'humanité. Leurs études ont nécessairement compris les principales questions de l'anthropologie, l'esprit d'observation a été développé chez eux d'une manière exceptionnelle par l'exercice de la profession même. Enfin la nature de cette profession leur ouvre toutes les maisons et les familles ni les individus ne peuvent avoir de secrets pour eux. Il n'y a pas un médecin qui ne puisse dresser un recueil d'observations, les unes, et celles-là sont rares, importantes par elles-mêmes, les autres infiniment nombreuses, sans intérêt individuel, mais qui, réunies par milliers et par millions, donneront entre les mains de l'anthropologiste et à la science des résultats d'une singulière éloquence.

J'en ai fini, messieurs. J'espère que vous ne ménagerez pas, tous et chacun, votre concours à notre science, dans la mesure où je vous ai montré que vous pouviez le faire. Les jouissances de l'étude seront votre première récompense, la conscience des services que vous rendrez sera la seconde, et en vous donnant rendez-vous pour la prochaine leçon, je vous dirai : *laboremus*.